



IVAN VIRIPAËV

OXYGÈNE

traduction française tania moguilevskaia, gilles morel
et élisa gravelot

КИСЛОРОД

SACD

henschel
SCHAUSPIEL

henschel SCHAUSPIEL Theaterverlag Berlin GmbH
Agent de l'auteur pour l'espace francophone : **Gilles Morel**
contact : gilles-morel@theatre-russe.fr

Note

L'auteur fait dans les textes originaux usage d'une ponctuation flottante, d'une concordance des temps dérégulée, d'un recours fréquent à la répétition et à la variation, au pléonasme et à la redondance, à l'allitération et à l'assonance à des fins poétiques et rythmiques propres à son écriture. Il n'a, par ailleurs, pas toujours choisi d'utiliser l'italique comme marque distinctive des didascalies. Les traducteurs ont scrupuleusement respecté ces options dans les versions françaises.

Oxygène

Traduit du russe par
TANIA MOGUILEVSKAIA, GILLES MOREL
et ÉLISA GRAVELOT

Titre original
Кислород

2003

Créée à Bruxelles en 2004, cette traduction est présentée pour la première fois en France le 11 mai 2005 dans une mise en scène de Galin Stoev lors du festival Passages Nancy.

Elle est également créée au Québec le 20 novembre 2013 au Théâtre Prospero / Montréal par Christian Lapointe.

Première édition

© 2005, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
ISBN 978-2-84681-129-3

Composition n° 1 Danses

Premier couplet

LUI. – Avez-vous entendu, ce qui a été dit aux Anciens : « Tu ne tueras point ; celui qui tuera, sera jugé » ? Moi je connaissais un homme, qui était vraiment dur d'oreille. Il n'a pas entendu, quand il a été dit, tu ne tueras point, peut-être, parce que, il avait un baladeur sur les oreilles. Il n'a pas entendu le, tu ne tueras point, il prend une pelle, il va au potager et il tue. Puis il revient à la maison, pousse la musique plus fort, et commence à danser. Et cette musique était si risible, si risible que ses danses à lui sont devenues aussi risibles que la musique. Et ses épaules sont devenues risibles, et ses jambes, et les cheveux sur sa tête, et ses yeux. Les danses commencent à l'emporter, à l'emporter, et elles ont fini par l'emporter dans un pays nouveau. Dans ce pays, il n'y avait que mouvement, que danses et danses. Les danses l'emportaient, l'emportaient et elles ont fini par l'emporter si fort qu'il a décidé de rester pour toujours dans ce pays, et il a décidé, qu'il ne passerait plus une minute sans danser, qu'il ne ferait que danser et danser.

Refrain

Et en chaque homme il y en a deux qui dansent : le droit et le gauche.

Le premier danseur, c'est le droit, l'autre c'est le gauche.
Deux poumons du danseur. Deux poumons. Le poumon

droit et le gauche. Et en chaque homme il y en a deux qui dansent : son poumon droit et son poumon gauche. Les poumons dansent, l'homme reçoit de l'oxygène. Si on prend une pelle, et qu'on frappe l'homme sur la poitrine au niveau des poumons, alors les danses s'arrêtent. Les poumons ne dansent pas, l'oxygène n'arrive plus.

Deuxième couplet

Et cet homme n'avait pas de problème pour danser, mais pour entendre. Pendant qu'il dansait, ses amis sont venus chez lui en voitures, tous des bandits, comme lui. À cause des danses, il ne les a pas entendus entrer dans la maison. À cause des danses, il n'a pas entendu l'un d'eux crier : « Kesta, Saniok, putain, perdu la boule, kestaffoutu, putain ?! T'as quasi coupé ta femme en morceaux, putain. Saniok, kesta, t'entends pas ? Kestafé, t'as déraillé, t'as disjoncté ? » Mais, à cause du baladeur, Saniok n'entend pas que son ami lui parle. Alors son ami, le frappe quatre fois au visage, deux fois au ventre, et une fois à la poitrine. Les danseurs dans la poitrine s'arrêtent, et Saniok tombe sur le sol en essayant, de trouver de l'oxygène avec sa bouche.

Refrain

Et en chaque homme il y en a deux qui dansent : le droit et le gauche.

Le premier danseur, c'est le droit, l'autre c'est le gauche. Deux poumons du danseur. Deux poumons. Le poumon droit et le gauche. Et en chaque homme il y en a deux qui dansent : son poumon droit et son poumon gauche. Les poumons dansent, l'homme reçoit de l'oxygène. Si on prend une pelle, et qu'on frappe l'homme sur la poitrine au niveau des poumons, alors les danses s'arrêtent. Les poumons ne dansent pas, l'oxygène n'arrive plus.

Troisième couplet

Voilà que ce Saniok, est couché par terre, cherche l'oxygène avec ses lèvres, et tout à coup, il sent, que les danseurs dans sa poitrine se remettent à bouger. Alors il demande à ses amis, tous des bandits, comme lui, qu'est-ce que vous voulez. Et son ami, celui, qui l'a tabassé, répète sa question, à propos de sa femme découpée avec la pelle dans le potager. Et quand Saniok, comprend la question, comprend, ce qu'on lui demande, et ce qu'on entend par là, voilà ce qu'il répond. Il dit, qu'il a découpé sa femme avec la pelle dans le jardin, parce que, il est tombé amoureux d'une autre femme. Parce que, sa femme, avait les cheveux noirs, alors que celle, dont, il est tombé amoureux les a roux. Parce que, dans une fille aux cheveux noirs et aux doigts courts et potelés, il ne peut pas y avoir d'oxygène, alors que dans la fille aux cheveux roux, aux doigts fins, et qui porte le prénom masculin Sacha, de l'oxygène, il y en a. Et quand, il a compris, que sa femme n'est pas oxygène, alors que Sacha est oxygène, et quand il a compris, que sans oxygène on ne peut pas vivre, alors, il a pris une pelle, et a coupé les jambes des danseurs, qui dansaient dans la poitrine de sa femme.

Refrain

Et en chaque homme il y en a deux qui dansent : le droit et le gauche.

Le premier danseur, c'est le droit, l'autre c'est le gauche. Deux poumons du danseur. Deux poumons. Le poumon droit et le gauche. Et en chaque homme il y en a deux qui dansent : son poumon droit et son poumon gauche. Les poumons dansent, l'homme reçoit de l'oxygène. Si on prend une pelle, et qu'on frappe l'homme sur la poitrine au niveau des poumons, alors les danses s'arrêtent. Les poumons ne dansent pas, l'oxygène n'arrive plus.

Final

Et dans chaque femme, il y en a deux qui dansent, et chaque femme absorbe de l'oxygène, mais toute femme ne peut pas être elle-même oxygène. Et si on dit à l'humanité : « Tu ne tueras point », mais qu'on ne lui fait pas le plein d'oxygène, alors il y aura toujours un Saniok d'une petite ville de province qui, pour pouvoir respirer, pour que ses poumons dansent dans sa poitrine, prendra une pelle oxygénée, et tuera sa femme non oxygénée. Et il pourra respirer à pleins poumons. Parce que quand il a été dit : « Tu ne tueras point », il avait un baladeur sur les oreilles, et les danseurs dans sa poitrine l'emportaient dans un autre pays, un pays, où il n'y a que danses et oxygène. Et celui qui lui dira : « La châsse est un homme fini », sera jugé par le sanhédrin. Et celui qui dira : « Il est fou », sera jugé par les flammes de la géhenne.

Composition n° 2 Sacha aime Sacha

Premier couplet

LUI. – Avez-vous entendu, ce qui a été dit : « Tu ne commettras pas l'adultère » ? Et : « Quiconque, regarde une femme avec convoitise, a déjà commis dans son cœur l'adultère ». Imaginez, le cœur énorme qu'un homme doit avoir, pour que toutes les femmes, qu'il regarde, avec convoitise puissent y loger ? Ce, n'est plus, un cœur, mais un grand lit deux places, dont, les draps, sont couverts d'éjaculations. Et voilà, que Sacha mon copain d'une petite ville de province, désire dans son cœur, Sacha une jeune fille d'une grande ville, qu'il a vue sur le socle d'une statue d'écrivain, alors, qu'elle fumait de l'herbe avec des amis.

Refrain

Et s'il a été dit : « Ne regarde pas avec convoitise », ça veut dire, ne convoite pas dans ton cœur. Et celui, qui regarde une femme avec lubricité, celui-là a le cœur, cadénassé. Et celui, qui regarde une femme avec lubricité, ce n'est pas elle qu'il souhaite combler, mais, lui-même qu'il souhaite vider.

Deuxième couplet

Et quand, mon copain, ce même Sacha, celui qui a des danseurs oxygénés dans la poitrine, a vu Sacha aux cheveux roux, il l'a désirée si fort dans son cœur, que son cœur est devenu comme, ce fameux, lit blanc, à la petite, différence près, que les draps de dessus, étaient d'une blancheur immaculée. Et quand, il a vu Sacha, marcher pieds nus sur le socle, il a eu une overdose d'oxygène, parce que, les overdoses d'oxygène, surviennent chez ceux, qui ont déjà souffert du manque d'oxygène.

Refrain

Et s'il a été dit : « Ne regarde pas avec convoitise », ça veut dire, ne convoite pas dans ton cœur. Et celui, qui regarde une femme avec lubricité, celui-là a le cœur, cadénassé. Et celui, qui regarde une femme avec lubricité, ce n'est pas elle qu'il souhaite combler, mais, lui-même qu'il souhaite vider.

Troisième couplet

Et le manque d'oxygène, survient chez ceux, qui pendant des années ont respiré un air, pauvre en oxygène. Ceux qui ont respiré des femmes, qui sentent la sueur ou le parfum bon marché, au lieu, de sentir le savon pour bébés, parce

que, même quand tu n'as pas les moyens, de t'acheter des parfums de luxe, tu peux toujours gratter assez, pour un savon pour bébés et un shampoing à l'ortie. Et si tu n'as pas, de robe de luxe, tu pourras toujours te coudre un sarafane de fleurs. Et si tu suis la mode des magazines, et si tu ne sais pas, que la mode, c'est ce qui reflète ton monde intérieur, alors ni les parfums, ni le savon, ni le sarafane de fleurs ne compenseront le manque d'oxygène dans l'air, et tout homme à tes côtés, souffrira d'un manque d'oxygène. Quant à Sacha, elle était tout oxygène. Elle avait une robe en lin, un sac ourlé de verre, des sandales en raphia, et des yeux verts. Mais l'essentiel, c'est que Sacha, avait de belles lunettes luxueuses, et des cheveux roux. Et voilà, quand tu vois une fille comme ça, tu comprends, que c'est ça l'oxygène. Et quand, tu es à côté d'une fille comme ça, tu sens l'odeur du savon pour bébés, des parfums de luxe, et du shampoing à l'ortie.

Refrain

Et s'il a été dit : « Ne regarde pas avec convoitise », ça veut dire, ne convoite pas dans ton cœur. Et celui, qui regarde une femme avec lubricité, celui-là a le cœur, cadennassé. Et celui, qui regarde une femme avec lubricité, ce n'est pas elle qu'il souhaite combler, mais, lui-même qu'il souhaite vider.

Final

C'est pourquoi, si ton œil droit te séduit, arrache-le et jette-le au loin ; car pour toi, mieux vaut qu'un de tes membres succombe, plutôt que ton corps tout entier ne soit dévoré par les flammes de la géhenne. Et si ta main droite te séduit, tranche-la et jette-la au loin, exactement pour la même raison. C'est pour la même raison, exactement la même, que Saniok d'une petite ville de province ayant compris qu'il ne regardait plus sa femme avec convoitise,

mais seulement avec lubricité, attrape une pelle, et la frappe d'abord sur la poitrine, mettant fin aux danses de ses poumons, puis, avec le tranchant de la pelle, lui fend un œil et après lui coupe la main, car, il vaut mieux que ses membres souffrent, plutôt que son corps tout entier, pas si beau que ça, soit dit en passant, ne soit dévoré par les flammes de la géhenne.

Composition n° 3 Non et oui

Premier couplet

ELLE. – Avez-vous aussi entendu, ce qui a été dit : « Tu ne jureras point : ni sur le ciel, parce qu'il est l'Autel de Dieu ; ni sur la terre, parce qu'elle est le piédestal de Ses pieds ; ni sur Jérusalem, parce qu'elle est la ville du grand tsar » ? Et voilà que je ne sais même pas, qui est tsar aujourd'hui à Jérusalem, et il paraît même, qu'il n'y a personne dans le genre là-bas, personne qui soit capable de tout régler, seulement, je sais pertinemment, que je ne jurerai pas sur cette ville, dans laquelle les gens, se font sauter comme des pastèques sous un soleil brûlant dans les bus, et sur les places. En revanche, dans sa courte vie, une copine à moi Sacha, la fille avec un prénom masculin, a déjà juré deux fois sur le ciel, et une fois sur la terre. La première fois, elle a juré, quand un mec, comme cela dans la rue l'a embrassée mais pas sur la joue, ni sur la bouche, ni sur le front, ni sur l'oreille, ni dans le cou, ni sur l'épaule, ni sur la poitrine, ni dans le dos, ni sur la hanche, ni sur les fesses, ni sur les jambes, sur aucun de ces endroits, mais l'a embrassée tout court, en plein jour, comme cela dans la rue. Alors, elle a juré sur le ciel, que même l'herbe, n'a jamais agi sur son corps, de façon aussi magique, que ce baiser révoltant. La deuxième fois, elle a juré sur le ciel, quand son mari, un brun d'une beauté étonnante,

lui a demandé : « C'est vrai, que tu me trompes, avec un péquenaud de province ? », et elle a dit : « Je jure sur le ciel, que non. » Et enfin elle a juré sur la terre, quand elle gerbait la vodka et les pelmenis, dont les amis du mec, avec qui elle avait pour la première fois de sa vie, trompé son mari, l'avaient gavée parce que jusqu'alors, elle n'avait jamais rien mangé de tel. Et alors elle a juré sur la terre, sur laquelle elle gerbait, qu'elle ne mangerait plus jamais, de ces mortels aliments russes, dans lesquels il n'y a pas le moindre atome d'oxygène, mais seulement de la nausée et du pathos impérial.

Refrain

Et voilà fumez de l'herbe, mangez des pommes et buvez du jus de fruits, au lieu de vous vautrer sur le sol, ivres devant la télé, et de jurer sur le ciel, sur la terre et sur Jérusalem, que vous avez été séduits par la pub qui vous a suggéré à travers le petit écran, les marques des produits qu'il faut acheter, pour avoir le droit de vivre sur cette terre. Et voilà, pour avoir droit de vivre sur cette terre, il faut apprendre à respirer de l'air, avoir de l'argent pour acheter cet air, et surtout ne pas devenir accro à l'oxygène, parce que, si tu t'accroches à l'oxygène, ni l'argent, ni les médicaments, ni même la mort ne pourront assouvir cette soif de beauté et de liberté que tu vas gagner.

Deuxième couplet

Ma copine Sacha venue d'une grande ville, a juré seulement deux fois sur le ciel et une fois sur la terre, en revanche de son amour, elle a juré, tant et plus. Tout ça parce qu'elle avait, un très grand cœur, qui ressemblait à un lit deux places avec des draps européens colorés, et arrosés de jus de fruits. Et chaque fois, qu'elle passait la nuit avec un homme, sauf avec son mari, évidemment, parce que c'est par hasard qu'elle s'est mariée, alors

que toutes ses autres liaisons avec des hommes n'étaient pas dues au hasard, eh bien, toujours, elle éprouvait un sentiment d'amour. Et chaque fois, qu'elle restait seule à seul avec un homme, et écoutait, ses paroles d'amour, dans sa tête à elle, naissaient aussi des paroles semblables, seulement jamais cette Sacha d'une grande ville, ne les prononçait à voix haute, elle exprimait tous ses sentiments tantôt avec un sourire, tantôt en tournant la tête, tantôt en plissant les yeux d'un air malin. Parce que, cette copine à moi, Sacha, se comportait toujours, comme une actrice droit sortie d'un film d'amour. Parce que, c'est seulement dans ce genre de rapports entre homme et femme qu'on trouve de l'oxygène. Et si on jure de son amour et qu'on n'aime pas, c'est déjà de la merde de chien, et pas un film à oxygène, et si on aime et qu'on ne jure pas, c'est déjà du porno allemand, et si on sort avec plusieurs hommes, tout en aimant qu'un seul, alors ça ressemble déjà aux films russes sur les bouleaux et les plaines.

Refrain

Et voilà, pour avoir droit de vivre sur cette terre, il faut apprendre à respirer de l'air, avoir de l'argent pour acheter cet air, et surtout ne pas devenir accro à l'oxygène, parce que, si tu t'accroches à l'oxygène, ni l'argent, ni les médicaments, ni même la mort ne pourront assouvir cette soif de beauté et de liberté que tu vas gagner.

Final

Et voilà fumez de l'herbe, mangez des pommes et buvez du jus de fruits, au lieu de vous vautrer sur le sol, ivres devant la télé, et de jurer sur le ciel, sur la terre et sur Jérusalem, que votre cœur appartient à une seule personne, parce que si votre cœur appartient à une personne, et votre corps à une autre, sur quoi allez-vous jurer ? Pas sur l'Autel de Dieu ni sur le piédestal de Ses pieds, et encore

moins, sur Jérusalem, où la bêtise fait que les gens perdent la raison, vous ne pouvez jurer, que de votre amour. Et « oui » sera votre parole : « Oui, oui » et « Non, non », et ce qui dépasse, sera l'œuvre du Malin.

Composition n° 4 Le rhum moscovite

Premier couplet

ELLE. – Avez-vous entendu, ce qui a été dit : « Ne t'oppose pas au mal » ? Mais à celui qui t'a frappée sur la joue droite, il faut tendre l'autre joue. Et à celui qui veut te faire un procès pour te prendre ta chemise, il faut donner aussi ta veste. Or, la fille dont je vous parle, quittait sans autre procès tous ses vêtements, dès que l'homme, qui lui plaisait, lui offrait du « rhum coca moscovite », et lui proposait un grand lit avec une tête en chêne sculptée. Cependant, quand, un de ces hommes l'a frappée sur la joue droite, la gauche, elle a catégoriquement refusé de lui tendre, au lieu de quoi, elle est allée dans sa cuisine, la cuisine de l'homme, qui l'avait frappée sur la joue droite, a pris un couteau de cuisine, est retournée dans la chambre, où le coup avait été porté, et a tenté de planter le couteau, en plein dans le visage, de cet homme-là. Or, cet homme-là, a arrêté son bras, et a frappé, la fille dont je vous parle, sur l'autre joue. Il l'a frappée si fort sur l'autre joue, que du sang a jailli de son nez, à la façon d'un ruisseau printanier. D'un ruisseau printanier impétueux, quoique rouge, et en hiver.

LUI. – C'est justement en hiver, qu'ils ont pris le train pour Serpoukhov, le train est parti, et le wagon s'est rempli des cris des vendeurs de stylos, de journaux et de piles. Ils allaient à Serpoukhov, la ville natale, de ce Sacha, où en plein jour les gens tombent dans les rues sous l'effet de

l'alcool, où dans les appartements et sous les porches, les jeunes plantent des seringues dans les veines transparentes de leurs jambes. Ils y allaient, pour danser dans la pièce, où avait dansé, le gars, après, avoir découpé avec la pelle sa femme dans le potager. Ils y allaient pour construire un bonhomme avec la neige, qui recouvrait le sol, où sa femme était enterrée. Car les amis, n'ont pas raconté, aux policiers ce, que leur ami avait fabriqué. Et personne ne savait, et encore moins cette fille du nom de Sacha, à cause de laquelle, cet acte avait été précisément commis. Or sa femme, cette femme aux cheveux noirs, reposait à deux mètres de profondeur, dans le sol du potager de Serpoukhov, et elle n'avait tout simplement plus rien à faire, de cette chose, qu'est l'oxygène.

Refrain

ELLE. – Et quand on te frappe sur la joue droite, ne tends pas la gauche, mais fais en sorte, qu'on te frappe sur la joue gauche.

LUI. – Et quand on veut saisir ta chemise, fais en sorte, qu'on te donne dix-huit ans ferme avec confiscation de tous tes biens.

ELLE. – Et si vous voulez savoir, ce qu'est le « rhum moscovite », entrez dans le premier kiosque, qui vend de l'alcool fort, et regardez l'étagère avec les cognacs.

LUI. – Et la bouteille qui porte la mention « moscovite », contient le rhum local, qu'on mélange au coca.

ELLE. – Pour qu'on te frappe, aussi sur la joue gauche.

LUI. – Et qu'on te donne, dix-huit ans ferme avec confiscation de tous tes biens.

Deuxième couplet

ELLE. – Et quand cette fille-là Sacha, est descendue sur le quai de Serpoukhov, elle a tout de suite compris, dans quel genre de ville elle était tombée. Et après elle a juste fait semblant, d’avoir envie de faire un bonhomme de neige dans le potager, et d’écouter le groupe « Lioubé » sur son baladeur.

LUI. – Et quand ce gars Sacha de Serpoukhov venait à Moscou la capitale, voyait ces visages snobs, et entendait cet accent moscovite plein de voyelles « a », il réalisait clairement, qu’il n’y aurait jamais assez de pelles, et de cimetières, pour contenir toute cette masse humaine, qui suffoque en manque d’oxygène, sous le trou de la couche d’ozone.

ELLE. – Et aucune paire de lunettes, ni à trois cents, ni à cinq cents, ni à mille dollars, ne t’aideront à distinguer la femme respectable, qui se cache derrière une gonzesse ivre en socquettes blanches et souliers noirs, ni les hommes qui ont un but dans la vie, parmi la poignée de garçons accroupis devant le magasin.

LUI. – Et quand elle marchait dans sa robe de lin, et d’Amsterdam dans les rues d’une ville, où aujourd’hui encore, on tourne sans décor des films sur la révolution, même les chiens avaient honte, de leurs poils provinciaux. Parce que, si vous prenez deux chiens sur une décharge, l’un à Moscou et l’autre à Serpoukhov, il se trouve, que les puces du chien moscovite descendent des puces, qui mordaient à l’époque le chien de Guiliarovski, l’historien de Moscou, alors que les puces du clebs de Serpoukhov, sont les descendantes directes des puces, qui mordaient la petite chienne bâtarde de grand-père Serioga qui, mangea en son temps, lesdites puces, quand il écorcha sa chienne,

pour la manger, après, qu'on l'a informé, que c'était le seul remède contre la tuberculose.

ELLE. – Et si on posait le problème comme ça, si on commençait par tirer au clair : « Qui vit bien en Russie ? », alors il est indispensable de rappeler, que c'est précisément dans les environs de Moscou que l'ennemi fasciste a été stoppé.

LUI. – En 1941, par la division de Sibérie.

ELLE. – Et si on posait le problème comme ça, si on commençait par tirer au clair : qui sont les meilleurs, les uns ou les autres ? Alors il faudra d'abord, résoudre la question de Jérusalem, la principale ville du monde, et seulement après passer aux cas particuliers : dans quel pays la vie est-elle plus correcte, à Moscou ou en Russie ?

LUI. – Parce que, si un juif prend un tank, et franchit la rivière, où Jean Baptiste baptisa, alors n'importe qui, même quelqu'un de pas superstitieux, peut s'attendre, à un attentat à la bombe dans un lieu fréquenté de n'importe quelle ville juive, et c'est aussi vrai, que les hirondelles volent bas juste avant la pluie.

ELLE. – Et c'est aussi vrai, que la caractéristique essentielle du provincialisme de l'âme humaine, est le sentiment d'infériorité, que l'homme éprouve, chaque fois que les puces moscovites du fait de leur généalogie, refusent de le laisser en paix, et chaque fois qu'une main invisible, le pousse à rentrer son pull dans son pantalon.

LUI. – Qu'elle aille se faire foutre ta Sacha, voilà ce que je lui proposerai.

ELLE. – Qu'il aille se faire foutre ton Sacha, voilà ce que je lui répondrai.

Refrain

ELLE. – Et quand on te frappe sur la joue droite, ne tends pas la gauche, mais fais en sorte, qu'on te frappe sur la joue gauche.

LUI. – Et quand on veut saisir ta chemise, fais en sorte, qu'on te donne dix-huit ans ferme avec confiscation de tous tes biens.

ELLE. – Et si vous voulez savoir, ce qu'est le « rhum moscovite », entrez dans le premier kiosque, qui vend de l'alcool fort, et regardez l'étagère avec les cognacs.

LUI. – Et la bouteille qui porte la mention « moscovite », contient le rhum local, qu'on mélange au coca.

ELLE. – Pour qu'on te frappe, aussi sur la joue gauche.

LUI. – Et qu'on te donne, dix-huit ans ferme avec confiscation de tous tes biens.

Final

ELLE. – Et quand elle marchait pieds nus, et dans sa robe de lin, sur le parapet du monument de l'écrivain Gribouïedov, et quand elle a vu un gars au pull, rentré dans son pantalon, elle a pensé : il y a un gouffre entre nous. Et peu après son pressentiment s'est confirmé, parce que, le gouffre entre eux était aussi énorme, que la différence qu'il y a entre un gratte-ciel et l'avion qui le perce.

LUI. – Et quand il a vu, qu'elle fumait de la marijuana, il a pensé : que bien que leurs vies soient différentes, ils avaient le même but. Comme ont un seul et même but le pilote qui dirige son avion dans un centre d'affaires et

le pompier qui suffoque dans la fumée d'une explosion gigantesque. Parce que les poumons de l'un, et de l'autre, cherchent l'oxygène, le premier pour ne pas suffoquer dans la fumée, et le second, pour ne pas suffoquer dans l'injustice qui gouverne le monde.

ELLE. – Et que tous soient les fils du Père céleste, car c'est Lui qui ordonne au soleil de se lever sur les bons et les méchants.

LUI. – Et envoie la pluie sur les fidèles et les infidèles. Car si vous commencez à aimer ceux qui vous aiment, quelle peut être votre récompense ?

ELLE. – Aucune, c'est bien le problème.

LUI. – Pas de récompense et voilà tout.

Composition n° 5 Le monde arabe

LUI. – La composition suivante a été écrite ainsi. Un jour, j'étais en vacances avec un copain dans les émirats arabes, on s'était bourré les narines d'héroïne. Je me suis bourré les narines d'héroïne et j'ai déchiré mon passeport et je suis parti me promener dans le marché arabe. Et comme, je ne connaissais pas la langue arabe, je savais que je ne pourrais pas revenir. Composition n° 5 « le monde arabe ».

Premier couplet

ELLE. – Avez-vous entendu ce qui a été dit « Prenez garde, ne faites pas l'aumône devant les gens afin qu'ils vous voient » ? « Et quand tu fais l'aumône, ne va pas le

claironner devant toi comme le font les hypocrites dans les synagogues et les rues, afin d'être glorifiés par les hommes. »

LUI. – Et quand Sacha de la capitale, faisait l'aumône à Sacha de la ville de Serpoukhov, cela ne se déroulait pas dans la rue et encore moins dans la synagogue, mais cela se déroulait sous une couette en plumes, dans la chambre lumière éteinte, et portes verrouillées.

ELLE. – Quand, à son tour, Sacha de Serpoukhov faisait l'aumône à Sacha de Moscou, c'était les meilleures minutes de sa vie, parce que, quand son mari un brun fervent qui a pris des cours de théâtre, lui faisait l'aumône, eh bien il la faisait, avec sur le visage la même expression, que si l'affaire se déroulait non pas sous la couverture colorée de leur lit, mais dans une rue des plus fréquentées, ou à la synagogue pendant les Pâques juives.

LUI. – Et quand pour la première fois Sacha-Alexandre a fait l'aumône à Sacha-Alexandra, il a lu dans son regard, que c'est seulement pour ce genre d'aumône qu'elle avait accepté de venir chez lui, parce que depuis longtemps recevoir ce genre d'aumône de la part des hommes était l'occupation préférée de toute sa vie.

ELLE. – Mensonge ! Parce que ce genre d'aumône est l'occupation préférée de tous les gens sur la terre, et les juifs matent les juives jusque dans les synagogues, quant aux regards croisés dans la rue, cela ne vaut pas la peine d'en parler.

LUI. – Cela vaut la peine. Parce qu'on ne peut pas réduire tout le monde à soi-même, et encore moins, comparer à tout le monde un Sacha d'une petite ville de province, qui, comme chacun sait, a coupé sa femme en deux, par amour fou.

ELLE. – Mensonge ! Parce que personne ne tape sur la tête de personne, par amour, et si un homme en frappe un autre, c'est certainement parce qu'il le hait de la haine la plus farouche, et un sentiment, comme l'amour, n'a rien à voir là-dedans.

LUI. – Rien à voir, s'il s'agit de l'amour simple, mais s'il s'agit de l'amour fou, ce n'est pas une pelle qu'on utilisera, mais même une tronçonneuse, pour démontrer, la force du sentiment qu'éprouve un homme follement amoureux pour l'objet de son amour fou.

ELLE. – Mensonge ! Parce que l'« amour » et la « folie » sont des choses aussi différentes que la conscience religieuse d'un musulman irakien et celle d'un juif américain. Et de la même façon que la vue d'une grosse femme en pantalon, qui se bourre l'estomac de hamburgers à la viande de porc, est désagréable pour un musulman, il est aussi désagréable pour David Hoferman de New York, de découvrir les cheveux d'une femme sur le rebord de sa fenêtre après l'explosion du 11 Septembre, juste après, que la propriétaire de ces cheveux, une femme blonde et forte en pantalon, a pris la route pour l'enfer musulman, parce qu'à l'intérieur d'elle il y avait des morceaux de viande de porc mal digérés.

LUI. – Et si on suit cette logique, si on compare la « folie » à un porc, et le jihad à l'amour, alors on en conclut, que la pelle, qui tranche la tête d'une femme disgracieuse, n'est autre, que l'épée d'Allah, qui punit une « infidèle » pour la consommation de boulettes de porc, et pas du tout, un outil de jardinage, qui permet d'arracher les patates et de se débarrasser des femmes détestées. Bien qu'en effet, tout dans ce monde découle de deux choses : de l'amour fou, c'est-à-dire de l'amour d'une force telle, qu'elle rend l'homme fou ; et du manque d'air. Car, si un homme se trouve à cent mètres de profondeur dans la mer de Barents,

et qu'on lui dit, que pour respirer et survivre, il lui faut découper sa femme, à coups de pelle dans le potager, c'est ce, qu'il fera, et celui qui le jugera pour ce geste, ou bien, n'a jamais aimé, ou bien n'a jamais été au bord de l'asphyxie, quoique, et l'amour et l'asphyxie soient une seule et même chose, et si tu ne le sais pas, alors, ne prononce, en aucun cas, les mots « Islam » et « New York », parce qu'on ne peut justifier la « haine folle » que par l'« amour fou » et vice versa.

ELLE. – Je me demande, comment on peut justifier, le détournement des fillettes, par les prêtres de l'Église catholique, par la « folie », ou peut-être par le fait que l'affaire s'est déroulée non pas en Amérique mais à cent mètres de profondeur dans la mer de Barents ?

LUI. – Cela dépend de ce qu'on appelle « détournement ». S'il s'agit d'une duperie, c'est l'affaire du tribunal, et sûrement pas ton affaire, mais s'il s'agit d'un arrangement réciproque, j'emmerde le gouvernement, qui m'interdit d'aimer une fillette de treize ans, qui désire mon amour.

ELLE. – Mensonge ! Parce que, elle ne sait pas ce qu'elle veut, elle fait cela pour paraître plus mûre, qu'elle ne l'est.

LUI. – Mensonge ! Parce que, quand Nina Tchavtchavadze a épousé Griboïedov, celui sur le parapet de la statue, duquel, sont assises des filles du même âge en attente d'amour, elle avait treize ans et si tu me dis, que la génération actuelle est différente de celle des nobles du XIX^e, alors je mettrai pour toujours fin à tout dialogue avec toi, parce que, quand j'entends ce genre de foutaises, je me dis, qu'elles ne peuvent sortir que de la bouche d'un gars, qui passe la nuit à se branler sur la photo d'Anna Kournikova, ou à enculer un célèbre présentateur de télé, et qui, le jour suivant fait voter des lois pour lutter « contre la pornographie ».

ELLE. – Je ne peux pas, dire cela, parce que, tu as fait exprès de ne pas écrire cette partie de mon texte. Parce que, même si tu parles, du bien universel et de la justice, tu as quand même composé le texte de ce spectacle, pour qu'on n'entende que tes idées à toi, et pour que les idées des autres, paraissent banales, comparées à ta pensée pseudo-rationnelle.

LUI. – Mensonge ! Parce que tu penses exactement comme moi, et même si tu as une carte de résidence à Moscou, tu penses que tous les flics sont des connards, parce que, ils contrôlent les passeports dans la rue et qu'ils tabassent des innocents, alors que certains ressortissants du Caucase ayant leur titre de séjour moscovite, peuvent se rendre à leurs comédies musicales préférées, et se rassembler dans d'autres lieux à Moscou. Et si tu me dis maintenant, que tu es d'un autre avis, alors je ne te serrerais plus la main, parce que je suis déjà écœuré par toute cette merde, qu'on a l'habitude d'appeler démocratie, et je suis convaincu, que des millions de gens vivant sur cette planète pensent la même chose, seulement quand vient le temps de donner son opinion, il se trouve, que certains ont la bouche pleine de saucisson de porc, et que chez les autres c'est samedi, le jour où même Dieu se repose de ses travaux, ce qui veut dire, qu'on doit se bourrer de pain azime, allumer la télé, et suivre un reportage sur les inondations en Sibérie en répétant « Ah, si seulement nous avions vos problèmes ». J'imagine ce qui arriverait si Dieu prêtait l'oreille à ces propos, en plus des bombes dans les marchés et sur les places publiques, les habitants de Jérusalem, auraient de l'eau jusqu'à la ceinture.

ELLE. – Et voilà, pour te répondre au moins quelque chose, pour te dire une chose, qui te blessera vraiment, je vais te dire la vérité. Eh bien, le problème n'est pas dans le fait, que les pauvres Arabes se trouvent dans une situation sans issue, et que les enfants juifs n'en sont pas

coupables. Ni dans le fait, que chez nous on peut te donner cinq ans de prison pour une poignée d'herbe, qui pousse jusque dans les potagers, alors que pour la vodka, qui fait perdre la tête au pays tout entier, et qui fait que les hommes frappent les femmes sur les ventres enceints, on te gardera maximum une nuit en tôle, et on te relâchera en héros. Le problème est le suivant. Ton vrai problème, c'est que tu ne peux pas aimer les gens. Que tu racontes à des filles de treize ans, qu'il est bon de se débarrasser au plus vite de leur virginité, en leur expliquant, qu'elles ont envie de devenir adultes, alors qu'elles n'ont même pas eu le temps de comprendre, ce qui s'est passé. Le mensonge c'est, que tu n'as jamais parlé aux Sachas de Serpoukhov, et que tu te fous, de comment ils vivent là-bas, et de qui ils tuent là-bas, mais tu vas raconter les larmes aux yeux, l'histoire d'une vie, qui t'est étrangère. Tu vas souffrir, d'un problème, qui, pour toi, n'existe tout simplement pas. Parce que, après ce genre de spectacle tu vas dans la boîte branchée *Propaganda*, alors que Sacha, dont tout à l'heure tu racontais l'histoire va, je suppose, aller se faire foutre, ou pire. C'est cela le problème. Et cela c'est vraiment ton problème à toi. Parce qu'un artiste n'est capable de parler que de son problème à lui, et il est peu probable que je croirais, que tu ne dors pas la nuit, parce que quelques sans-abri moscovites, n'ont pas où dormir. Mensonge ! Et que, tu as traîné, sous héroïne, au marché dans les émirats arabes, mensonge. Tu n'as jamais été dans ce pays, et tu n'as jamais sniffé d'héroïne de ta vie, parce que, tous tes amis et connaissances savent, à quel point tu es un homme rationnel. Tout ce que tu sais faire, c'est rester couché dans ta chambre, avec la lumière éteinte, à écouter Sting pour la énième fois, à tripoter ton organe, avec tes petites mains, et à imaginer comment, drapé dans le blanc foulard musulman tu sillones le monde arabe.

(Il peut y avoir ici du rap, interprété par un homme.)

Ma môme s'est t'nue la s'maine entière
ma môme a fait de belles affaires.
Alors la v'là sa récompense
les champignons de Leningrad.
Alors heureuse, qu'est-ce que t'en penses
des champignons de Leningrad.

Dimanche matin se pointe le train
et avec lui mon vieux copain.
Boit pas de pinard, il a pas d'tic
lui sa vie c'est l'informatique.
Des champignons il t'amènera
pour que tu saches qui tu es toi.

Je t'ai attendue au cinéma
t'es pas v'nue mardi avec moi.
Le film est bon pour la poubelle
Une histoire de mond' parallèle.
Faut en bouffer des champignons
encor' une fois j'avais raison.

Deuxième couplet

ELLE. – Et t'en as rien à foutre des enfants du monde, parce que, toi-même tu n'en as pas. Et t'en as rien à foutre, des Sibériens, dont les maisons, ont été emportées par les crues, et t'en as rien à foutre, putain, de ces pauvres toxicomanes qui crèvent, putain, dans ce trou du cul, oublié des dieux. Rien à chier, de la ville de Serpoukhov. Rien à foutre de toi-même, le plus important, c'est que tu aies ce qu'il faut pour le hachisch, et le cognac coca. Et t'en as rien à foutre de moi non plus, tu ne connais même pas le sens des mots, que tu prononces la nuit.

LUI. – Mais qu'est-ce que tu me veux, toi ? Toi-même, putain, tu vis comment ? Pose-toi un peu la question à toi ! Une seule question. Chaque homme doit se poser une

seule question : « Comment je vis ? Comment, putain, je vis ma vie ? »

Final

ELLE. – Et quand tu décideras de donner des leçons aux autres, demande-toi d’abord, si tu as le talent, qu’avait l’écrivain russe, qui décrivait si bien les malheurs des gens, que l’honoraire qu’il recevait pour cette description, lui suffisait et pour jouer à la roulette et pour couvrir ses dettes de cartes.

LUI. – Et si ça ne suffisait pas pour couvrir ses dettes de cartes, il pouvait toujours décrocher les derniers bijoux du cou de sa femme, ou, dans le pire des cas, inventer une histoire de vieille qu’on tue à coups de hache.

Composition n° 6 Comme sans sentiments

Premier couplet

LUI. – As-tu entendu, ce qui a été dit : « Ne t’invente pas d’idole » ? Entendu ?

ELLE. – Oui, bien sûr, j’ai entendu. Parce que toi, tu en as des idoles ?

LUI. – Ben, je n’y ai pas vraiment réfléchi, mais une chose, est sûre, j’en ai au moins une d’idole.

ELLE. – Seulement une ?

LUI. – Non il y en a, sans doute, plus, seulement je n’y ai jamais réfléchi, mais il est certain que j’en ai au moins une d’idole.

ELLE. – Et c'est qui, si ce n'est pas un secret ?

LUI. – Mais non, ce n'est pas du tout un secret. À vrai dire, ce n'est pas « qui » c'est « quoi », c'est le sexe.

ELLE. – Le sexe ?

LUI. – Mais oui, le sexe.

ELLE. – Tu veux qu'on en parle ?

LUI. – Si tu n'es pas contre.

ELLE. – Je ne suis pas contre.

LUI. – Alors je commence. Alors tu vois, j'ai un problème, j'ai beaucoup de mal à « démarrer » avec une fille que je n'aime pas.

ELLE. – Une fille que tu n'aimes pas ?

LUI. – Oui seulement avec une fille que je n'aime pas. Parce qu'avec une fille que j'aime ça démarre au quart de tour.

ELLE. – Mais à quoi ça te sert ?

LUI. – Comment ça ? Et bien, sans démarrer, je ne peux pas faire l'amour.

ELLE. – Mais pourquoi faire l'amour avec une fille que tu n'aimes pas.

LUI. – Attends, attends, là on s'écarte du problème principal.

ELLE. – Au contraire là on parle justement du principal.

LUI. – Alors, explique-moi.

ELLE. – Tout est très simple. Le problème principal, c'est que tu couches avec des femmes, que tu n'aimes pas. C'est ça le problème principal, crois-moi.

LUI. – Attends, c'est ce que tous les hommes font, même les maris les plus fidèles, s'ils n'ont pas un problème de santé, ils couchent avec des filles qu'ils n'aiment pas. Crois-moi ! Mais moi, mon problème, c'est que je n'arrive pas à démarrer avec les filles que je n'aime pas.

ELLE. – Et les autres y arrivent ?

LUI. – Ils y arrivent. Mon ami, par exemple. Tout le temps il couche, à droite et à gauche, et il y arrive toujours.

ELLE. – Tu en es bien sûr ?

LUI. – Même pas la peine d'en discuter.

ELLE. – Et bien il doit s'agir d'une chose bien précise. Soit, tous les hommes, ton ami compris, tombent très facilement amoureux, ils arrivent à tomber amoureux des filles qu'ils n'aiment pas, soit, tu as un problème de santé.

LUI. – Pourtant avec la fille que j'aime, je n'ai pas de problème de santé.

ELLE. – Alors, c'est d'un problème de conscience dont il s'agit. Donc, tu as une conscience, mes félicitations.

LUI. – C'est bien ça le problème, je n'ai pas de conscience. Tu le sais bien.

ELLE. – Oui, je sais, tu n'en as pas. En fait, je ne sais plus, apparemment, tu en as une. Parce que pour moi, il en va tout autrement.

LUI. – Pour toi c'est comment ? J'aimerais bien savoir, raconte.

ELLE. – Je couche avec des hommes différents, mais pour chacun j'éprouve une sorte d'amour.

LUI. – Cela signifie, tout simplement, que contrairement à moi, tu ne couches pas avec les hommes que tu n'aimes pas.

ELLE. – Et oui, apparemment c'est comme ça. Écoute, tu dis, que tu couches avec des filles que tu n'aimes pas, et comment tu fais ?

LUI. – Eh bien, d'abord, j'essaye de démarrer, et après je ferme les yeux et je dors.

Deuxième couplet

ELLE. – Comme cela, tu t'endors tout simplement, et tu dors tout simplement ?

LUI. – Oui, je dors tout simplement.

ELLE. – Et elle ?

LUI. – Quoi elle ? Elle dort aussi, j'imagine.

ELLE. – Non, elle ne dort pas. Elle est couchée dans le noir, et elle pense, que tu es impuissant.

LUI. – Quelle horreur !

ELLE. – Atroce ! S'imaginer une chose pareille à propos de quelqu'un.

LUI. – Tu te rends compte ?

ELLE. – Oui je me rends très bien compte. Tu es couchée dans le noir et tu penses : il est impuissant.

LUI. – Alors qu'en réalité ce n'est pas le cas.

ELLE. – En réalité il ne t'aime tout simplement pas. Mais tu sais pour une femme, c'est mieux de penser qu'un homme est impuissant, plutôt qu'il ne l'aime pas.

LUI. – Vraiment ?

ELLE. – Je te le dis en tant que femme.

LUI. – Et ça t'arrive souvent ?

ELLE. – Quoi donc ?

LUI. – Ben ça, d'être couchée à côté d'un homme dans le noir et de penser, qu'il est impuissant ?

ELLE. – J'ai eu beaucoup d'hommes, et avec tous tout a été en ordre, en fait, tu es le seul, avec qui, après m'avoir parlé d'amour comme tous les autres, ça n'a pas marché sur le plan sexuel.

LUI. – Et tu sais, pourquoi ?

ELLE. – Pourquoi ?

LUI. – Parce que, je suis impuissant.

ELLE. – C'est bien ce que je pensais.

Composition n° 7 Amnésie

Premier couplet

LUI. – Il a été dit : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés. » Il a été dit : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés », et cela a été dit pour justifier l'absence de mémoire. En d'autres termes, si on tue l'être aimé de quelqu'un avec un fusil de chasse, le seul moyen de ne pas juger le tireur, c'est d'oublier l'existence du meurtrier. Oublier pour toujours l'existence des fusils, des meurtriers et des êtres aimés. Pas faire semblant, d'avoir oublié, mais oublier vraiment, créer une amnésie clinique dans son cerveau. Et quand la mère de la femme d'Alexandre de Serpoukhov a appris, finalement, que son gendre avait tué sa fille unique à coups de pelle dans le potager, alors elle a oublié son existence, le lendemain même du jour où il a été jugé, et ainsi elle ne jugeait plus le meurtrier de sa fille, et ainsi, elle ne l'a pas soumis au jugement le plus sévère, celui d'une mère.

ELLE. – « Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés », en d'autres termes oubliez votre jugement, comme Alexandra de Moscou a oublié son jugement, quand elle a pris deux ans de privation de liberté pour avoir dissimulé le crime. Et maintenant, si vous lui demandez, ce qu'elle faisait et où elle se trouvait entre telle et telle date, elle vous répondra, sans ciller : « Je ne me souviens plus. »

LUI. – Parce que « ne pas juger » dans une langue ancienne signifie justement « oublier », mais dans quelle langue exactement, je ne me souviens plus.

ELLE. – « Ne pas juger » signifie également, « ne pas voir ». Mais dans quelle traduction, et dans quelle langue, moi aussi j'ai oublié.

LUI. – Et si on me demandait : « De quoi as-tu parlé ici si longtemps, et qu'est-ce que tu voulais dire ? » Alors je répondrai : « Je ne sais pas, parce que, je suis amnésique. »

ELLE. – Et si on me demandait à moi : « Quel est le sens de ta prestation et qu'est-ce que tu voulais dire ? » alors je dirai : « Je ne comprends pas, ce que vous me demandez. »

LUI. – Ou si on me disait : « Réponds-nous, qui est cette fille aux cheveux roux et aux doigts fins ? Ce n'est pas d'elle, que tu disais, qu'elle était Oxygène. » Je répondrai : « Que je ne sais pas, qui c'est, ni ce qu'elle veut, et pour ce qui concerne la fille, dont je parlais, elle est morte il y a deux ans, en tournant sur la Grand-Roue, la roue la plus petite au monde. » Et si mon avis sur cette Sacha de Moscou vous intéresse, alors je dirai avec les mots d'un dieu, que : « Les morts enterrent eux-mêmes leurs morts. »

ELLE. – Et si on me dit : « Réponds-nous, qui est ce gars, qui a tué sa femme à coups de pelle dans le potager et qu'est-ce qu'il devient maintenant ? », alors je ne répondrai rien du tout, parce que, cela ne m'intéresse pas du tout, et celui de qui je parlais, est mort il y a deux ans au début du mois d'août, le mois le plus meurtrier sur terre.

Refrain

LUI. – Quand tu vas au ballet, si tu t'attends à ce qu'on se mette à chanter alors tu perds ton temps parce que ces femmes et ces hommes en justaucorps blancs sont complètement dépourvus de voix.

ELLE. – Et quand tu vas à l'opéra, si tu t'attends à ce que ces figurines rondes et chantantes se mettent à parler comme des êtres humains alors tu perds ton temps, parce qu'on ne leur a pas appris, à exprimer leurs sentiments en toute simplicité.

LUI. – Et si tu penses que tout, ce dont on a parlé ici, a un quelconque sens logique, alors fais plutôt un tour au ballet. Parce qu’il existe dans le monde plusieurs ballets, où les gens chantent en justaucorps blancs.

ELLE. – Et si tu considères, que derrière ce métier il y a des sentiments authentiques, va plutôt chercher ces émotions authentiques à l’opéra, où des femmes corpulentes tiennent les rôles de princesses, et des vieillards âgés ceux de jeunes amoureux.

Deuxième couplet

LUI. – Et quand j’ai demandé à cette copine : « Qu’est-ce que tu en penses, où se trouve la plus grande Grand-Roue du monde ? », elle a répondu : « Je ne sais pas », alors moi je lui ai dit, qu’elle était à Londres, et c’est aussi exact, que le fait, que moi-même j’ai tourné dessus, en compagnie de mes amis.

ELLE. – Et quand j’ai demandé à ce copain : « Où se trouve la “vallée de la Mort” dans notre pays ? », il a répondu : « Je ne sais pas », alors moi je lui ai dit, que c’est au Kamtchatka, et c’est aussi exact, que le fait, que moi-même j’y suis allée en hélicoptère.

LUI. – Et quand cette copine, m’a demandé à son tour : « Où se trouve la plus petite Grand-Roue sur terre ? », j’ai répondu : « Je ne sais pas », et elle m’a dit, qu’elle était dans sa main, et après m’avoir montré la pilule blanche dans sa paume, elle se l’est envoyée en son for intérieur.

ELLE. – Et quand mon copain, m’a demandé à son tour : « Où se trouve une autre : “vallée de la Mort” dans notre pays ? », j’ai répondu : « Je ne sais pas » et lui, il a dit que c’était ici, dans le champ d’absinthe, et il s’est mis à courir dans le champ. Et comme il était allergique à l’absinthe,

et comme il était, en phase asthmatique terminale, il est tombé par terre, avant d'arriver au milieu du champ, les danseurs dans sa poitrine se sont arrêtés, et il s'est endormi d'un éternel sommeil allergique.

LUI. – Et comme, la pilule contenait une grande dose de substances psychotropes, et comme, la consommation de ces substances était rigoureusement interdite à ma copine, elle est tombée par terre, les danseurs dans sa poitrine se sont arrêtés, et elle s'est endormie d'un éternel sommeil psychotrope, comme brisée en mille morceaux, après une chute de la plus petite Grand-Roue du monde.

Refrain

ELLE. – Et si tu te rends à l'opéra, et si tu penses, que tout ce dont on a parlé ici, a un quelconque sens logique, alors fais plutôt un tour au ballet. Parce qu'il existe dans le monde plusieurs ballets, où les gens en justaucorps blancs chantent.

LUI. – Et si tu te rends au ballet, et si tu considères que derrière ce métier il y a des sentiments authentiques, va plutôt chercher ces sentiments à l'opéra, où des femmes corpulentes tiennent les rôles de princesses, et des vieillards âgés ceux de jeunes amoureux.

Final

ELLE. – Et quand on veut raconter l'histoire d'un copain tombé au beau milieu d'un champ d'absinthe, alors on parle de l'amour pour Sacha de la petite ville de province.

LUI. – Et quand on veut raconter l'histoire d'une fille, qui s'est empoisonnée avec des pilules, alors on parle de Sacha d'une grande ville.

ELLE. – Et quand les gens autour te demandent : « Il était qui pour toi ? », alors tu réponds : « Je ne me souviens plus » pour ne pas juger.

LUI. – Et quand on te demande : « Pourquoi tu as tout oublié ? », alors, pour la première fois, tu dis la vérité : « Parce que je suis amnésique. »

Composition n° 8 Les perles

Premier couplet

LUI. – « Ne donnez pas aux chiens ce qui est sacré et ne jetez pas vos perles aux porcs. » Quand vous croisez un porc, ne tendez pas la main à ce porc, parce que, aujourd’hui si vous serrez le sabot d’une truie, demain vous allez croire, que chaque personne n’a pour devoir de défendre que sa propre patrie. Mensonge ! Parce que, « sa propre patrie », c’est un gros porc, qui porte un collier de perles, acheté avec l’argent de tes parents, qui ont crevé en essayant d’embarquer outre-tombe la servante pleine de vaisselle en cristal tchèque.

ELLE. – Pas d’accord, parce que, ma patrie, c’est un chameau, pour qui, on le sait, il est tout de même, plus facile de passer à travers le chas d’une aiguille, que pour les parents de certains d’embarquer leur servante outre-tombe.

LUI. – D’accord, un chameau c’est mieux qu’un porc, pourtant, le porc, aussi répugnant soit-il, n’est pas coupable, d’être né porc, alors que le chameau répond entièrement du fait d’être chameau.

ELLE. – C’est du délire complet, ce que tu viens de prononcer.

LUI. – C'est le même genre de délire, que ton récit sur l'homme, qui s'est asphyxié dans le champ d'absinthe, et que tu n'as jamais connu, mais de qui tu as parlé, dans le seul but, de montrer une fois de plus, que les sentiments humains ne te sont pas à toi non plus étrangers.

ELLE. – Pile, comme ton histoire de nana qui, gavée de pilules psychotropes, est morte d'une manière romantique sur une Grand-Roue inexistante.

LUI. – D'accord pour la fille, mais pas d'accord pour le fait, que la Grand-Roue n'existe pas. La Grand-Roue est dans le parc. Dans le parc, où la culture et le repos gouvernent les gens. Le parc se trouve dans une ville, la ville dans un pays, le pays sur la terre, la terre est un gros porc, avec la tête bandée par un collier de perles. Et ce collier de perles est précisément la Grand-Roue, tu tournes, tournes autour du porc dans une petite cabine tout en perles.

ELLE. – Et les perles, c'est précisément de l'oxygène, tu tournes, tu tournes et tu respirez.

LUI. – Tu tournes sur la Grand-Roue en perles, et tu cries, de toutes tes forces, tu cries dans un seul et unique but, celui d'ouvrir la bouche le plus grand possible.

ELLE. – Et tu mens, et tu inventes, et tu te trompes toi-même, et tu le fais dans le seul et unique but de faire travailler le plus possible tes poumons.

LUI. – Et c'est seulement dans les perles qu'il y a du sens, en dehors des perles du sens il n'y en a pas.

ELLE. – Dans les perles assorties au porc, et sans cet assortiment, tout sens perd son sens.

Refrain

LUI. – Le sens perd son sens, si tu prononces à haute voix, ce que tu veux vraiment dire.

ELLE. – Le sens perd son sens, si tu écris avec des lettres, ce que tu veux vraiment écrire.

LUI. – Le sens n'a pas de sens, si on évalue ne serait-ce qu'un peu ce qui se passe autour.

ELLE. – Chercher du sens dans le sens, c'est tout simplement manquer d'éducation et de culture.

LUI. – Aucune culture n'a de sens.

ELLE. – Ni aucune création.

LUI. – Et celui qui ne comprend pas cela est un type vulgaire.

ELLE. – Ou un businessman.

LUI. – Ou les deux à la fois.

Deuxième couplet

LUI. – Le chameau se différencie du porc, tout d'abord, par le fait qu'il a de l'eau bénite dans sa bosse, alors que le porc n'a dans son estomac, que de l'eau grasse.

ELLE. – Dans ce cas pourquoi, au zoo, as-tu grimacé de dégoût, quand le chameau t'a craché à la figure, alors qu'en faisant des brochettes au bord de la Kliazma, tu rayonnais en goûtant la viande de porc grillée.

LUI. – Parce que, pendant que je mangeais de la viande de porc en brochette, je pensais à la grandeur de ce « bateau du désert », et quand ce « bateau du désert » m’a craché au visage, j’ai d’abord prononcé le mot « porc » !

ELLE. – Mais enfin quelle différence y a-t-il, entre un collier au cou d’un chameau et un collier au cou d’un porc ?

LUI. – Tu as un amoureux ?

ELLE. – Oui, mais qu’est-ce que ça peut faire ?

LUI. – Tu l’aimes ?

ELLE. – Oui.

LUI. – Et moi tu m’aimes, du même amour, que ton amoureux ?

ELLE. – Non. Et sachant, que maintenant, tu vas me demander : « Est-ce que tu pourrais coucher avec moi ? », je réponds : « Non, je ne pourrais pas, et pas parce que je ne pourrais pas, mais parce que cela ne m’est même pas venu à l’idée, tu as ta vie, et moi la mienne. Et nos chemins en dehors de cette scène ne se croisent pas. »

LUI. – Je n’avais aucune intention, de te poser des questions sur le sexe, cette partie de ta vie ne m’intéresse absolument pas, je voulais seulement dire, que moi tu ne m’aimes pas, alors que tu es prête à me faire des confidences. Or il est peu probable qu’avec ton amoureux tu discutes de pareils sujets. C’est la même chose pour moi, je mangerai du porc, parce que, j’aime ça, et je porterai le chameau aux nues, parce que, il est symbole de noblesse.

Refrain

LUI. – Il n’y a de sens que dans les perles, et en dehors des perles il n’y en a pas.

ELLE. – Dans les perles assorties à un porc.

LUI. – Il n’y a de sens, que dans les perles et en dehors des perles il n’y en a pas. Et moi.

ELLE. – Dans les perles assorties à un porc. J’irai.

LUI. – Il n’y a de sens que dans les perles, et en dehors des perles il n’y en a pas. Dans.

ELLE. – Dans les perles assorties à un porc. La cour.

LUI. – Il n’y a de sens que dans les perles et en dehors des perles il n’y en a pas. Chez moi.

ELLE. – Dans les perles assorties à un porc. Et j’y.

LUI. – Il n’y a de sens que dans les perles, et en dehors des perles il n’y en a pas. Prendrai.

ELLE. – Dans les perles assorties à un porc. Ma hache à moi.

LUI. – Et moi...

ELLE. – J’irai...

LUI. – Dans...

ELLE. – La cour...

LUI. – Chez moi...

ELLE. – Et j’y...

LUI. – Prendrai...

ELLE. – Ma hache à moi...

Et moi j’irai dans la cour chez moi
Et j’y prendrai ma hache à moi.

Composition n° 9 Pour l’essentiel

Premier couplet

LUI. – « Ne vous faites pas de trésors sur la terre, où les mites et la rouille les dévorent, et où les voleurs creusent sous la terre et dérobent. »

ELLE. – « Mais faites-vous des trésors dans le ciel, là où les mites et la rouille ne dévorent pas et où les voleurs ne creusent pas sous la terre ni ne dérobent. »

LUI. – Le ciel, c’est pour l’essentiel, parce que, les gens le prennent pour aller en avion d’un pays à l’autre. Et les avions, c’est pour l’essentiel, parce que, en se crashant ils accomplissent les prédictions du destin. Et les gens, c’est pour l’essentiel, parce que, par leurs actes ils avancent la fin de la terre.

ELLE. – Et la terre, c’est pour l’essentiel, puisqu’on y enterre les corps des tués à la guerre.

LUI. – Et la guerre aussi, c’est pour l’essentiel, sans guerre les hommes ne feraient pas d’exercice, et les femmes ne se pomponneraient pas, pour que les hommes s’éclatent à cause d’elles la tête, avec la crosse des fusils.

ELLE. – Et les fusils, c'est pour l'essentiel, parce que, c'est aux fusils qu'on compte les morts. Et les morts ne meurent vraiment que pour l'essentiel, car sans les morts, il n'y aurait pas les magnifiques statues et autres œuvres d'art, créées en leur honneur.

LUI. – L'honneur aussi, c'est pour l'essentiel, à cause de l'honneur que les hommes se jettent sur les couteaux, et que les femmes dévorent dans leurs ventres les fils à naître.

ELLE. – Un fils, c'est pour l'essentiel. Et une fille, pas non plus pour rien, mais pour l'essentiel, n'est-ce pas ? Les enfants ne viennent au monde que pour l'essentiel. Pour l'essentiel, qu'ils vont à la crèche, qu'ils sèchent les cours, qu'ils piquent de l'argent à leurs parents, et qu'ils fument les premières cigarettes de leur vie, et qu'ils cambriolent le premier appartement de leur vie, tout cela, pour l'essentiel.

LUI. – Pour l'essentiel, que les savants fassent des découvertes, et que les bandits tirent à la mitraillette sur un bureau de tabac.

ELLE. – Pour l'essentiel, que les violonistes jouent la musique de Mozart, et que les philatélistes collectionnent les timbres de valeur.

LUI. – Pour l'essentiel, les tableaux de Michel-Ange et les obscénités sur les palissades.

ELLE. – Pour l'essentiel, qu'on vende de la cocaïne, et moi pour l'essentiel que j'aie noyé un chiot dans une bassine émaillée.

LUI. – Pour cause d'essentiel, les prêtres deviennent homosexuels, et moi pour cause d'essentiel, j'ai couché deux fois avec ma propre sœur.

ELLE. – Au nom de l’essentiel les acteurs tournent dans des films, les écrivains écrivent des romans et les instituteurs séduisent leurs élèves. Au nom de l’essentiel, pendant toute une semaine j’ai bu de l’alcool pur en compagnie d’hommes et faisais tout, ce qu’ils me demandaient.

LUI. – Pour l’essentiel, que tu trahisses tes collègues de travail et que tu couches avec la femme de ton meilleur ami.

ELLE. – Pour l’essentiel, que tu méprises tes parents, et que tu frappes ton enfant au visage.

LUI. – Pour l’essentiel, que tu jettes tes mégots dans les fleurs et que tu boives l’argent, destiné à acheter un vélo à ton enfant.

ELLE. – Et tu ne fais pas d’enfants, pour l’essentiel.

LUI. – Et tu tires sur le chat avec un fusil.

ELLE. – Et tu aimes, et tu détestes, et tu tues, seulement, au nom de l’essentiel sur terre.

LUI. – Et tu accuses, et tu diffames, et tu tortures, au nom de l’essentiel, au nom de quoi sinon ?

ELLE. – Et tu t’envoies de l’héroïne dans les veines, et tu te rends aux concerts de Bach, et tu aides un aveugle à traverser la rue, tout ça pour l’essentiel.

LUI. – Et tu donnes aux pauvres tes derniers sous, et tu t’intéresses à la politique, et tu t’ouvres les veines, pour la même raison.

ELLE. – Pour l’essentiel, que tu parles et que tu ne puisses pas t’arrêter.

LUI. – Pour l’essentiel, que tu t’arrêtes, et que tu poses la question essentielle.

Refrain

ELLE. – Eh bien, pour toi c’est quoi l’essentiel ?

LUI. – La même chose, que pour toi.

ELLE. – Si tu me dis, que c’est l’oxygène, je quitte la scène.

LUI. – Ne pense pas, que je suis plus bête que toi.

ELLE. – C’est quoi, alors ?

LUI. – Dis-le-toi d’abord.

ELLE. – Si je prononce ce mot à voix haute, alors ça va sonner vulgaire et tout le monde aura honte pour moi. Dis-le-toi en premier.

LUI. – Pour moi c’est la même chose. Tu commences, et je continue.

ELLE. – À la crèche, tu as sûrement joué à ça avec une petite fille : c’est qui le premier qui enlève sa culotte ?

LUI. – Oui, et toi ?

ELLE. – La conscience.

LUI. – La même chose pour moi.

Composition n° 10

Un baladeur sur les oreilles

« Les épines ne produisent pas de raisin, et les chardons ne portent pas de figues ? Ainsi un bon arbre donne de bons fruits, et un mauvais arbre donne de mauvais fruits. » Et tout homme pensant, pense toujours à son profit. Et tout homme aimant, aime à son profit, et le croyant croit à son profit, et chaque homme vivant sur terre, vit à son profit, et tout homme écoutant un baladeur, n'écoute que pour lui-même.

Premier couplet

LUI. – Étrange, où serais-je, si la main lourde d'un accoucheur ne m'avait donné une tape sur les fesses, et si la douleur et la surprise, ne m'avaient fait prendre ma première bouffée d'oxygène. Où serais-je ? Étrange, où serais-je, si on ne m'avait pas sorti du ventre de ma mère d'un coup de scalpel ? Où serais-je ? Étrange, où serais-je si ma mère ne s'était pas allongée sous mon père dans un lit d'hôpital, hôpital, où il était couché avec une pneumonie, où elle travaillait comme infirmière ? Où serais-je ? Étrange, où serais-je, si ma mère n'avait pas travaillé comme infirmière, et si mon père ne s'était pas promené sans écharpe au printemps ? Où serais-je ? Étrange, si ni ma mère ni mon père n'avaient été, alors où serais-je ? Étrange, si je n'étais pas là, alors où serais-je ? Étrange, très étrange, où serais-je, si je n'étais pas là ? Je ne sais pas, cela, je ne le sais pas, je ne sais pas ! Mais je sais, exactement, que s'il n'y avait ni mon père ni ma mère, alors arrivé à la trentaine, je serais déjà en prison, cela, je le sais exactement, pas de doute, non !

ELLE. – Étrange, si je n'étais pas au monde, alors où serais-je ? À quel endroit ? Peut-être là-bas ? Peut-être,

là, où sont tous ceux, qui ne sont pas venus au monde ? Peut-être, parmi ceux, qui n'ont pas encore fait leur apparition ? Parmi ceux, qui n'ont pas encore respiré d'oxygène, qui n'ont pas encore insulté leurs parents, ne se sont pas fait avorter, n'ont pas participé aux manifestations, et n'ont pas blasphémé ? Peut-être, serais-je heureuse là-bas, là, où on ne manque pas d'oxygène, là, où on ne vend pas encore l'eau, l'eau plate ordinaire, dans des citernes en plastique ? Là, où un nuage gris d'aérosol n'est pas suspendu dans le ciel ? Où les glaciers éternels ne fondent pas, et où les marais tourbeux ne se mettent pas à brûler, imprégnant les poumons des habitants des villes, des poumons créés par Dieu pour consommer de l'oxygène.

Deuxième couplet

LUI. – Et s'il est écrit : « Vous reconnaîtrez l'arbre à ses fruits », qu'est-ce que je peux dire de l'arbre nommé « Dieu » ?...

ELLE. – Et s'il est écrit : « Un mauvais arbre donne de mauvais fruits », qu'est-ce que ça veut dire ?...

LUI. – Je suis fruit de cet arbre, est-ce à travers moi qu'on jugera, si l'arbre est mauvais ou pas ?

ELLE. – Cela veut dire, qu'on jugera aussi des fruits, à travers l'arbre.

LUI. – Regardez-moi, regardez-moi, je suis le fruit de l'arbre céleste.

ELLE. – Un arbre magnifique, donne des fruits magnifiques.

LUI. – Hier, précisément hier, j'étais chez des amis et je l'ai fait avec une fille, vous voulez que je vous dise quoi ?

ELLE. – Et l'arbre, nommé « Dieu » est magnifique.

LUI. – Je suis un fruit, à travers moi on connaît l'arbre.
« Un arbre mauvais a de mauvais fruits. »

ELLE. – Donc les fruits, que donne cet arbre, sont, par définition, magnifiques.

LUI. – Donc, un fruit tel que moi, a un arbre exactement pareil, « jugez aux fruits ».

ELLE. – Et ces fruits, contiennent de « l'Oxygène », mais pas cet oxygène-là, le O₂, avec lequel on remplit les bouteilles des hommes-grenouilles, mais l'oxygène, dont on a parlé toute la soirée.

LUI. – Donc, mon Dieu est mauvais, très mauvais. Si je suis le fruit d'un arbre, et qu'à travers moi on peut en juger.

ELLE. – L'oxygène, sans lequel, pas un seul ange céleste, ni un seul saint de l'entourage du Seigneur, ne ferait un pas.

LUI. – C'est pourquoi, tout ce que je peux lui dire, c'est :
« Au nom de Dieu, pardonne-moi, et ne me retire pas la possibilité de respirer, et quant au fait, que je suis déjà asthmatique, cela ne regarde que Dieu. »

ELLE. – Mais ce n'est que cet oxygène que toute créature de l'univers respire...

LUI. – Je ne demande qu'une seule chose, qu'on ne coupe pas complètement l'oxygène, voilà où réside le sens...

ELLE. – ... c'est seulement au nom de cet oxygène qu'on a inventé toute cette vie terrestre complexe et contradictoire.

LUI. – ... le sens réside dans la possibilité de respirer, même après la mort, de l’oxygène et pas de cette merde dont je me suis bourré les narines au bureau d’enregistrement des passeports de mon quartier.

ELLE. – Jugez des fruits à travers l’arbre. Amen.

Final

Il était une fois une fille Sacha. Elle est née dans les années soixante-dix du xx^e siècle dans une grande ville. Elle a été à l’école, ensuite à la fac, ensuite elle s’est mariée avec son amoureux. Et puis est venu le xxi^e siècle. Il était une fois un jeune homme Alexandre. Il est né dans les années soixante-dix du xx^e siècle dans une grande ville. Il a été à l’école, ensuite à la fac, mais il n’a pas fondé de famille. Et voilà qu’est venu le xxi^e siècle. Cette Sacha et ce Sacha, des gens du III^e millénaire. Souvenez-vous-en, tels qu’ils sont. C’est toute une génération. Souvenez-vous-en, comme d’une vieille photo. C’est une génération, sur la tête de laquelle, quelque part dans le froid cosmos vole à une énorme vitesse une gigantesque météorite.

Moscou, 31 août 2002

(nouvelle rédaction : Moscou, juin 2003)